

n'avait guères duré plus de six mois, et une petite querelle sur l'emploi des premières économies qu'il avait faites, vint de nouveau mettre le trouble parmi les deux époux. Germain voulait en disposer pour racheter un meuble qui leur était presque indispensable, et Honorine prétendait les faire servir à retirer du Mont-de-Piété ses effets de toilette qui y étaient engagés. L'ancienne inimitié, qui paraissait comate assoupie, reparut dans toute sa laideur. On voyait que le levain de la discorde avait longtemps fermenté dans ces cœurs aigris ; et l'animosité que chacun d'eux nourrissait en secret semblait saisir avidement cette occasion, pour se répandre au dehors.

Les plaintes les plus vives, les reproches les plus amers, les expressions les plus outrageantes furent rapidement échangées, et la scène allait prendre un caractère bien plus odieux encore, lorsque Germain coupa court à toute discussion, en quittant brusquement la chambre. Au lieu d'être employé à une acquisition utile, l'argent fut dépensé dans des excès de boisson, plusieurs journées se passèrent sans que Germain reprit son ouvrage.

Un soir, qu'après avoir consumé son temps dans l'oisiveté, il rentrait chez lui, le gousset vide, et la tête embarrassée des idées pénibles que sa position faisait naître, il fut appelé par Simon le chiffonnier qui causait avec la fruitière du coin de la rue.

— Eh bien, M. Germain, lui dit le père Simon, les petits garçons sont-ils sages ? vous repentez-vous de les avoir envoyés à l'école ?

— Non certainement, et je vous remercie de votre conseil ; ils sont bien changés depuis quelque temps.

— C'est comme mon petit Michel, reprit la fruitière, je n'en pouvais pas tenir ménage, c'était un petit lutin, qui ne me laissait pas un moment de repos, et qui voulait que je pliasse à toutes ses volontés. Vous sentez, M. Germain, combien j'étais malheureuse ; feu mon mari l'eût bien fait obéir, mais que voulez-vous que fasse une pauvre veuve qui a plus d'embarras qu'elle n'en peut supporter ? J'ai eu donc, grâce au ciel, la bonne pensée de le mettre aux écoles chrétiennes, et il n'y a pas été de quelques mois que mon petit Michel est devenu tout autre. Autant il était difficile et acariâtre, autant il est maintenant obéissant et respectueux. Ce n'est pas tout de cela ; c'est qu'il apprend à merveille à lire, à écrire, et à compter, et hier il est devenu tout joyeux de l'école, parce qu'il avait obtenu la médaille ; ça m'a fait aussi un grand plaisir ; car enfin, M. Germain, on est glorieux d'avoir des enfans qui vous fassent honneur.

— Les miens n'en sont pas encore là ; mais je dois convenir qu'ils ne sont plus à reconnaître, d'avec ce qu'ils étaient, il y a six mois. Mon aîné, Denis, a surtout beaucoup gagné du côté du caractère, et je commence à espérer qu'on en pourra tirer parti. Malheureusement, ce n'est pas tout ça qui donne le bonheur.

— Il faut avouer pourtant, voisin, que ça y contribue beaucoup, et que le chagrin que vous font les enfans, n'est pas la moindre peine de celles du ménage.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Germain en s'en allant avec le brave chiffonnier ; mais il est des chagrins, père Simon, auxquels il n'y a pas de remède, et vous savez que j'en ai de cette espèce-là.

— Ne vous désolez pas trop ; je crois, moi, que vous en verrez la fin.

— Impossible ; Honorine a l'âme trop noire.

— Ça changera, croyez-moi, M. Germain ; il ne faut jamais se laisser abattre ; un homme qui se désespère, n'est plus bon à rien. S'il faut souffrir maintenant, prenons bravement notre parti : le bon temps viendra après.

Le malheureux ouvrier se sentit encore un peu fortifié par les paroles du père Simon. Quoiqu'il en dit, il se trouvait aussi un peu moins malheureux, depuis que ses enfans se comportaient bien, et se montraient envers lui soumis et dociles ; il éprouvait aussi de plus vifs remords, lorsque, par son inconduite et sa paresse, il les exposait à manquer de pain. Aussi le lendemain il reprit l'ouvrage, et l'année se passa ainsi, avec des alternatives de tranquillité et de discorde, de misère et d'aisance, et sans qu'il y eût jamais dans le ménage un état ferme et stable, parce qu'il y manquait une chose essentielle, sans laquelle il ne peut y avoir de paix.

Cependant plus Denis et Firmin fréquentaient l'école, plus ces jeunes enfans s'appliquaient à remplir leurs devoirs, qu'ils apprenaient enfin à connaître. Le frère Irénée se plaisait à cultiver avec tout le zèle possible les jeunes plantes qui lui étaient confiées, à inspirer à tous ces pauvres enfans l'amour du bon Dieu, le respect pour les parens, et ce doux esprit de la piété, qui les rend si agréables au Seigneur, et qui doit leur donner tant de facilité pour supporter les peines et les travaux de la vie.

Les deux fils de Germain répondaient entièrement aux soins cha-

ritables de leur bon maître. Tous deux étaient d'excellens petits écoliers, et Denis pouvait surtout être proposé pour modèle à ses camarades.

Mais c'était principalement dans le triste intérieur de sa famille, que cet enfant de bénédiction devait exercer une heureuse influence. Il fallait le voir le soir à côté du petit Firmin, à genoux devant un crucifix, que le frère Irénée lui avait donné, réciter pieusement, les mains jointes et les yeux baissés, les prières qu'ils avaient apprises. « Mes enfans, leur avait dit le bon frère, si vous voulez attirer sur vos parens les grâces du ciel, ne manquez jamais de dire matin et soir vos prières avec dévotion. »

Cette pratique qui avait d'abord paru étrange à Germain et à sa femme, finit par ne plus les choquer, et même par leur faire éprouver une certaine satisfaction.

C'était toutefois un contraste assez extraordinaire, que d'entendre quelquefois le père et la mère se quereller avec dureté, tandis que les deux petits enfans priaient avec ferveur, et paraissaient conjurer le ciel de rétablir la paix entre leurs parens, et de répandre ses bénédictions sur eux.

Un jour que la discussion était très-violente, et que les pauvres petits, transis de peur, pleuraient en entendant tout ce qui se passait, Denis vint se jeter à genoux aux pieds de Germain, et lui dit du ton le plus touchant : « Mon père, on nous a dit à l'école que pour que le bon Dieu bénisse une famille, il fallait bien dire ses prières ; c'est peut-être parce que nous ne prions pas tous, que nous sommes si malheureux. »

Germain était trop hors de lui-même, pour entendre ce langage, et il repoussa brusquement son petit garçon, qui alla tomber à quelque distance de lui, sans cependant faire entendre la moindre plainte. A l'instant même, le père eut horreur de sa brutalité.

Depuis un certain temps, il appréciait plus que jamais la bonne conduite de ses enfans, et il se repentit vivement de n'avoir pas arrêté son premier mouvement de vivacité. Honorine elle-même fut frappée des paroles et de la douceur de son fils, et cet incident mit un terme à la querelle.

Depuis lors, Germain fut plus assidu au travail ; depuis lors, il fit souvent des réflexions qui ne lui étaient jamais venues à l'esprit. Il se disait à lui-même : Mais qui a pu donc changer ainsi le caractère de mes garçons ? Quel moyen a-t-on employé pour les rendre si bons et si dociles ? si j'avais reçu l'éducation qu'on leur donne, si mes parens m'avaient fait élever comme on les élève, je n'aurais peut-être pas été aussi malheureux. Que je dois donc de remerciemens à ces bons frères, qui donnent tant de soins à des enfans qui leur sont étrangers ! et comment pourrais-je reconnaître les services qu'ils leur rendent ?

Ce n'était pas seulement par la pratique des vertus de son âge, que Denis se distinguait ; il faisait aussi des progrès rapides dans l'étude. Il lisait très-couramment, rapportait souvent à son père, de belles pages d'écriture, et commençait à faire des règles d'arithmétique, et des exercices sur l'orthographe. Germain était si enchanté de tout ce qu'il voyait, qu'il s'intéressait lui-même beaucoup aux succès de ses garçons, et il n'était pas moins glorieux que la fruitière, lorsque Denis ou Firmin lui rapportaient la médaille.

Dans les momens qui lui restaient libres, et surtout le jour de congé, Denis priait son père de lui permettre de travailler avec lui, afin de pouvoir l'aider, en se mettant au courant de son état ; et il le faisait avec tant de bonne volonté, de soins et d'attention, qu'il ne tarda pas à se rendre véritablement utile.

A son tour, Germain se plaisait à faire réciter à ses enfans leurs leçons de grammaire et de catéchisme ; et, sans s'en douter, il trouvait par-là un moyen de se donner à lui-même une instruction dont il avait autant besoin qu'eux. Denis répétait aussi à son père les explications qu'on donnait à l'école et ces semences jetées dans le cœur de Germain par cet enfant de bénédiction, devaient produire des fruits de salut.

« Mon père, dit-il un jour, après avoir récité sa leçon de catéchisme, le frère nous a dit à l'école, qu'il y avait un moyen certain d'être heureux dans ce monde, et d'aller en paradis, c'était de bien remplir les commandemens de Dieu et de l'Eglise ; » et puis, Denis répéta tout ce qu'il avait retenu des instructions données par le frère.

« Il faut adorer Dieu, se soumettre à sa volonté, le prier avec dévotion, l'aimer de tout son cœur ; il ne faut point jurer ni blasphémer son saint nom ; il faut sanctifier le jour du dimanche, assister à la sainte messe, aux offices, au sermon, ne point travailler comme les autres jours de la semaine, et servir Dieu le mieux que l'on peut dans son état... »

Suite au prochain numéro.